
1 « Décroissants encore un effort... ! Pertinence et limites des objecteurs de croissance »,

par Anselm Jappe

Le discours de la “décroissance” est une des rares propositions théoriques quelque peu nouvelles apparues dans les dernières décennies. La partie du public qui est actuellement sensible au discours de la “décroissance” est encore assez restreinte. Cependant, cette partie est incontestablement en augmentation. Cela traduit une prise de conscience effective face aux développements les plus importants des dernières décennies : surtout l'évidence que le développement du capitalisme nous entraîne vers une catastrophe écologique, et que ce n'est pas quelques filtres en plus, ou des voitures un peu moins polluantes, qui résoudront le problème. Il se diffuse une méfiance à l'égard de l'idée même qu'une croissance économique perpétuelle soit toujours désirable, et, en même temps, une insatisfaction vers les critiques du capitalisme qui lui reprochent essentiellement la distribution injuste de ses fruits, ou seulement ses “excès”, comme les guerres et les violations des « droits humains ». L'attention pour le concept de décroissance traduit l'impression grandissante que c'est toute la direction du voyage entreprise par notre société qui est mauvaise, au moins depuis quelques décennies, et que nous sommes face à une « crise de civilisation », avec toutes ses valeurs, aussi au niveau de la vie quotidienne (culte de la consommation, de la vitesse, de la technologie, etc). Nous sommes entrés dans une crise qui est économique, écologique et énergétique en même temps, et la décroissance prend en considération tous ces facteurs, dans leur interaction, au lieu de vouloir “relancer la croissance” avec des “technologies vertes”, comme le fait une partie de l'écologisme, ou de proposer une simple gestion différente de la société industrielle, comme le fait une partie des critiques issues du marxisme.

La décroissance plaît aussi parce qu'elle propose de modèles de comportement individuels qu'on peut commencer à pratiquer ici et maintenant, mais sans se limiter à cela, et parce qu'elle redécouvre des vertus essentielles, comme la convivialité, la générosité, la simplicité volontaire et le don. Mais elle attire également par son air gentil qui laisse croire qu'on puisse opérer un changement radical avec un consensus général, sans passer pour des antagonismes et des affrontements forts. Il s'agit d'un réformisme qui se veut vraiment radical.

La pensée de la décroissance a sans doute le mérite de vouloir vraiment rompre avec le productivisme et l'économicisme qui ont longtemps constitué le fond commun de la société bourgeoise et de sa critique marxiste. Une critique profonde du mode de vie capitaliste paraît, en principe, plus présente chez les décroissants que, par exemple, chez les tenants du néo-opérisme qui continuent à croire que le développement des forces productives (notamment sous sa forme informatique) amènera l'émancipation sociale. Les décroissants tentent également de découvrir des éléments d'une société meilleure dans la vie d'aujourd'hui, souvent laissés en héritage par les sociétés précapitalistes, comme l'attitude au don. Ils ne risquent donc pas de miser – comme certains autres - sur la poursuite de la décomposition de toutes les formes traditionnelles de vie et sur la barbarie censées préparer une renaissance miraculeuse.

Le problème est que les théoriciens de la décroissance restent assez dans le vague en ce qui concerne les causes de la course à la croissance. Dans sa critique de l'économie politique, Marx a déjà démontré que le remplacement de la force de travail humaine par l'emploi de la technologie diminue la « valeur » représentée dans chaque marchandise, ce qui pousse le capitalisme à augmenter en permanence la production. Ce sont les catégories de base du capitalisme – le travail abstrait, la valeur, la marchandise, l'argent, qui n'appartiennent nullement à tout mode de production, mais au seul capitalisme – qui engendrent son dynamisme aveugle. Au-delà de la limite externe, constituée par l'épuisement des ressources, le système capitaliste contenait dès le début une limite interne : de devoir réduire – à cause de la concurrence - le travail vivant qui constitue en même temps la seule source de la valeur. Depuis quelques décennies, cette limite semble être atteinte, et la production de valeur « réelle » a été largement remplacée par sa simulation dans la sphère financière. D'ailleurs, la limite externe et la limite interne ont commencé à apparaître au grand jour dans le même moment: vers 1970. L'obligation de croître est donc consubstantielle au capitalisme ; le capitalisme ne peut exister que comme fuite en avant et croissance matérielle perpétuelle pour compenser la diminution de la valeur. Ainsi, une véritable « décroissance » ne sera-t-elle possible qu'au prix d'une rupture totale avec la production de marchandises et d'argent.

Mais les « décroissants » reculent en général devant cette conséquence qui peut leur paraître trop « utopique ». Certains se sont cependant ralliés autour du slogan « Sortir de l'économie ». Mais la plupart reste trop dans le cadre d'une « science économique alternative » et semble croire que la tyrannie de la croissance n'est qu'une espèce de malentendu qu'on pourrait battre en brèche à force de colloques scientifiques qui discutent de la meilleure façon de calculer le produit intérieur brut. Beaucoup des décroissants tombent dans le piège de la politique traditionnelle, veulent participer aux élections ou faire signer des chartes aux élus. Parfois, c'est même un discours un peu snob où des riches bourgeois apaisent leurs sens de culpabilité en récupérant ostensiblement les légumes jetés à la fin du marché. Et si la volonté affichée de se dérober au vieux clivage « droite-gauche » peut paraître inévitable, il faut quand même s'interroger pourquoi une certaine « Nouvelle Droite » a démontré de l'intérêt pour la décroissance, ainsi que sur le risque de tomber dans une apologie acritique des sociétés « traditionnelles » dans le Sud du monde.

Il y donc une certaine niaiserie à croire que la décroissance pourrait devenir la politique officielle de la Commission européenne ou quelque chose du genre. Un « capitalisme décroissant » serait une contradiction en termes, tout aussi impossible qu'un « capitalisme écologique ». Si la décroissance ne veut pas se réduire à accompagner et justifier l'appauvrissement « croissant » de la société – et ce risque est réel : une rhétorique de la frugalité pourrait bien servir à dorer la pilule aux nouveaux pauvres et à transformer ce qui est une imposition dans une apparence de choix, par exemple de fouiller dans les poubelles – elle doit se préparer à des affrontements et à des antagonismes. Mais ces antagonismes ne coïncideront plus avec les anciennes lignes de partage constituées par la « lutte des classes ». Le nécessaire dépassement du paradigme productiviste - et des modes de vie qui vont avec – trouvera des résistances dans tous les secteurs sociaux. Une partie des « luttes sociales » actuelles, dans le monde entier, est essentiellement une lutte pour l'accès à la richesse capitaliste, sans mettre en question le caractère de cette prétendue richesse. Un ouvrier chinois ou indien a de bonnes raisons pour demander un salaire meilleur, mais s'il l'obtient, il va probablement s'acheter une voiture et contribuer ainsi à la « croissance » et à ses conséquences néfastes sur le plan écologique et social. Il faut espérer qu'il y aura un rapprochement entre les luttes menées pour améliorer le statut des exploités et des opprimés et les efforts pour dépasser un modèle social basé sur la consommation individuelle à outrance. Peut-être que certains mouvements de paysans dans le Sud du monde vont déjà dans cette direction, surtout en récupérant certains éléments des sociétés traditionnelles comme la propriété collective de la terre ou l'existence de formes de reconnaissance de l'individu qui ne sont pas liées à sa performance sur le marché.

En résumé : le discours des décroissants semble plus prometteur que beaucoup d'autres formes de critique sociale contemporaine, mais il doit encore se développer et surtout perdre ses illusions sur la possibilité de simplement apprivoiser la bête capitaliste à travers des actes de bonne volonté.

Anselm Jappe, 2010.